

VIVETTE PERRET

# LES ABSENTS

roman

*nrf*

GALLIMARD







# LES ABSENTS

*Œuvres de*  
VIVETTE PERRET

*nrf*

LA VIE PRIVÉE, roman.

LA TRESSE, roman.

LES ABSENTS, roman.

VIVETTE PERRET

# LES ABSENTS

roman

*nrf*

**GALLIMARD**  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>  
*6<sup>e</sup> édition*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1958, *Librairie Gallimard.*



*Je regarde les fortes branches de l'eucalyptus. Leur écorce se détache. Par endroits, la chair de l'arbre reste à nu. Une mouette rase le toit et crie. J'entends aussi les petites vagues retomber sur le sable, la monotone musique des premiers manèges, et je sens l'odeur du port. Lucienne passe devant la fenêtre. Mon regard suit son sarrau gris, aux dessins noirs et blancs. Les lunes imprimées se multiplient à l'infini. C'est un ciel triste que j'ai contemplé souvent dans mon enfance. Avec le même vertige qu'autrefois, je me laisse tomber en arrière, et je ne sais plus si c'est ma propre voix ou celle de Lucienne qui répète, du fond de ce ciel terne : Le commencement.*

Sous la table de la cuisine, l'odeur des pavés humides était forte. Les bras serrés autour de mes jambes, je la respirais. Mais, plus proche encore, il y avait celle de mes genoux nus. Quand je soufflais sur la peau, l'odeur se dégageait mieux. C'était chaud et vivant. C'était moi-même.

Entre les pieds de la table, je voyais la jupe de Lucienne, ses jambes un peu rouges, au grain épais. Lucienne chantait. Sa voix était frêle, elle traînait : « Allons tous deux sous la ramée éé e. » A chaque modulation, le tablier de vichy se balançait, ses petites lunes bougeaient. J'essayais de les compter. Le fer tapait sur la planche avec des coups assourdis par le molleton. Ces chocs répétés, la chanson, et, au-delà de l'espace étroit où je me tenais accroupie, le silence de l'appartement vide, tout cela me semblait d'une grande tristesse. Je croyais être là depuis très longtemps, que les coups, au-dessus de ma tête, ne cesseraient pas, que la chanson se déroulerait toujours, écœurante, sans fin. Je mordais doucement

mon genou. La peau tendue avait bon goût. Il y avait quelque chose de rassurant dans mon propre corps. Pourtant, j'aurais voulu mordre vraiment, garder ce goût dans ma bouche. Dès que je relevais la tête, je ne sentais plus que le linge repassé, les pavés, et toutes les odeurs qui venaient de Lucienne : ses cheveux avaient la leur, et sa peau échauffée par le fer. A celle de ses vêtements, se mêlait le vague parfum d'une houpette ayant servi trop longtemps, collée, lourde d'une poudre de riz à l'œillet ou au muguet.

Bientôt, Lucienne se taisait. Les cloches de Saint-Sulpice se mettaient à sonner. C'étaient d'abord des sons espacés qui résonnaient longtemps. La nuit était tombée. Quand je sortais de mon trou, la lampe à contre-poids de la cuisine m'éblouissait. L'ombre de Lucienne bougeait sur le mur, cassée par l'angle du plafond.

Je m'enfonçais dans le couloir. J'évitais les obstacles : le coffre à bois et, à l'entrée de la salle à manger, la grande horloge. Je frôlais ce meuble dont le balancier de cuivre remuait tout seul. A

cause des lueurs qui venaient de la rue, j'en devinais l'éclat. Puis le plomb descendait avec son bruit de chaînes. Je mordais cet endroit gras de mon pouce semblable à la chair d'une cuisse de poulet. Je sentais les petits os rouler sous mes dents. Il me semblait être fragile et que peut-être on pourrait me mordre vraiment, me mâcher. Le cœur battant, je marchais entre les chaises. J'aurais voulu courir. J'aimais le noir. Je me dirigeais à tâtons vers le rideau qui cachait la porte d'entrée. La peur était dans mon dos, de plus en plus près, c'était comme une main qui s'approchait, approchait mon cou, là où aucun vêtement ne me protégeait. J'atteignais le rideau; je m'enfonçais dans l'épaisse odeur de l'étoffe.

Lucienne allumait, tâtait la portière :

« Viens, allons faire les couvertures... »

Bientôt, toute la maison était éclairée. Lucienne pliait le dessus de lit. Je grimpais sur le montant de bois à colonnettes, et Lucienne me poussait. Je basculais en arrière, tombais à la renverse, les jambes par-dessus la tête, sur le matelas épais. **La chemise de nuit étalée avait l'odeur**

de mon grand-père. Encore. Encore rester en équilibre, les cuisses blessées par le bois dur. Et tomber, basculer dans le vide. La chemise de nuit avait des pois rouges autour du col, des pans ridicules. Au mur, il y avait le tableau sombre où je distinguais avec peine les vaches dans le pré, les arbres, toute cette verdure triste.

Un peu plus tard, la clef tournait dans la serrure. Le grand-père était revenu. De la cuisine venait déjà l'odeur du poireau.

On me couchait, le soir, dans une chambre au plafond de laquelle l'ombre rayée des volets était sans cesse effacée, comme balayée chaque fois qu'une voiture, un autobus ou un tramway passait dans la rue. De mon lit, j'entendais les voix dans le salon, l'argenterie que Lucienne laissait tomber dans les tiroirs, ces voitures qui roulaient. Et surtout, incompréhensible, reprenant régulièrement, puis cessant, le tintement de la verrerie et de

toute la vaisselle dans le buffet ; tintamarre étouffé par les murs, et qui me faisait croire qu'on secouait l'énorme meuble, ses tiroirs, ses colonnes et tout son contenu : c'était le métro qui passait sous la maison.

L'été, les volets restaient souvent ouverts. Le plafond était plus éclairé, les murs brusquement inondés de la lumière d'un phare. La rue semblait plus proche. Pieds nus, je me glissais sur le balcon. Le zinc était doux sous les pieds, les ardoises du toit presque tièdes. Quelquefois, si l'orage menaçait, une brise s'élevait. J'attendais, presque nue, les coups de vent. Quand l'orage éclatait, j'aurais aimé rester encore, être fouettée par la pluie.

Après le déjeuner, Lucienne enroulait la toile cirée sur un bâton. Le tapis de la table était rouge. Le grand-père parti, l'après-midi commençait. A mesure que le temps passait, les tramways roulaient

moins souvent, plus lentement. L'horloge battait. C'était long.

Quelquefois, le soir, le grand-père ne rentrait pas seul. Son fils l'accompagnait. Il avait toujours dans la poche de sa veste un de ces sablés friables, dentelés. Il disait : « Embrasse-moi... » Je ne céda pas avant l'apparition du gâteau. Puis il faisait une grimace affreuse, ébouriffait ses cheveux en criant : « Je ne suis plus Antoine ! » Je le regardais. Plus rien n'existait de l'oncle Antoine que ce monstre en quoi il savait se changer. Il y avait en lui deux êtres distincts, et chacun d'eux faisait peur parce qu'il pouvait disparaître, faire place à l'autre.

Tout enfant, ce que je n'aimais pas chez Lucienne, c'était la résignation. Ce qu'elle éprouvait pour mon grand-père, c'était presque de la reconnaissance. Moi, j'avais envie de la battre. Je crois que je l'aimais. Je n'aurais pas su dire pourquoi. C'était Lucienne. Et puis, j'avais vaguement peur de la perdre. Elle n'était

pas chez elle après tout; elle aurait pu partir. Peut-être m'en avait-elle menacée sans y croire vraiment elle-même. Mais je sentais bien que ma crainte était fondée, et, souvent, elle empoisonnait les bons moments que j'aurais pu avoir avec elle.

Depuis longtemps, je savais reconnaître, au ton de sa voix, à qui Lucienne s'adressait. Pour parler au grand-père, une sorte d'humilité rendait sa voix plus faible. Avec les commerçants, c'était la timidité. Avec moi seulement, je sentais de la chaleur. Mais si le petit commis du boucher venait apporter la viande, j'entendais Lucienne lui parler « avec bonté », comme le grand-père faisait avec elle-même. Quelquefois aussi, elle disait de Juliette, fille sans âge qui livrait le pain dans une grande corbeille : « cette brave Juliette ! », et je croyais entendre le grand-père disant : « cette bonne Lucienne ! ». Je sentais ces nuances dans les voix de ceux qui m'entouraient, et, déjà, cela me rendait un peu honteuse.



Les soirs d'été, le grand-père aimait rester longtemps dans un jardin. Assis sur un banc, le plus souvent au Luxembourg, nous attendions ensemble le signal de la fermeture : c'était un roulement de tambour. Les premières à se fermer étaient nos portes : celles de la rue de Vaugirard et de la rue Guynemer. On entendait la grille grincer, la grosse clef tourner, puis les gardes allaient à la porte suivante, précédés de celui qui jouait du tambour. De porte en porte, le nombre des gardes augmentait. Les retardataires finissaient par s'en aller. Le grand-père disait : « Attends encore un peu, nous sortirons plus loin. »

Un soir, le tambour était passé depuis longtemps derrière les fusains. On l'entendait à peine. Le jardin était désert. A mesure que s'éloignait le son du tambour, je disais : « Viens, viens... » ; mais je ne bougeais pas non plus. Les pelouses avaient pris une couleur très douce. L'odeur de l'herbe devenait plus forte. Le cœur battant, j'écoutais s'éloigner les

gardes. Je regardais les hautes grilles qui nous enfermaient et au-delà desquelles, très loin, passaient des gens. Déjà il me semblait faire partie d'un monde différent, solitaire. Le grand-père souriait d'avoir enfreint la règle. Il aimait tricher, rester dans les églises à l'heure où elles sont fermées aux fidèles, franchir les haies des propriétés privées, s'engager dans les voies interdites. Derrière son air innocent, je voyais ses yeux rire. Je me sentais alors plus vieille que lui.

A la fin, le grand-père se leva. « Ils ne vont pas nous enfermer, tout de même ! » Mais on n'entendait plus rien. Nous étions seuls au milieu du jardin vide. Jamais je ne l'aurais cru si grand. Nous allions de porte en porte. Toutes étaient fermées. Un grand silence régnait. Seules les hirondelles criaient en rasant les pelouses. Des larges feuilles des maronniers venaient de la fraîcheur et un commencement de nuit. Le grand-père répétait : « Ça alors ! » Mais je voyais bien, au coin de ses yeux, qu'il était content. Je commençais à avoir peur. Il me semblait que nous avions fait bien plus que déso-

béir aux gardes. Que le jardin, la nuit, devenait le domaine des statues, des fontaines, des chats. Qu'allions-nous devenir ? J'en voulais au grand-père.

C'est alors que nous aperçûmes les gardes entre les arbres. Celui qu'on appelait le tambour était là aussi, mais il avait cessé de jouer : il n'y avait plus personne à prévenir. Le grand-père et moi, nous avançons vers eux, dans l'ombre des feuilles. Le tambour nous regardait venir d'un air courroucé. Le grand-père paraissait penaud comme un vieil écolier ; mais il ne pouvait empêcher son œil de rire. « Il faut sortir par la porte Saint-Michel », dit le garde. « Allons, marche ! » Le tambour se remit à rouler. Machinalement, tout le monde marchait au pas. Le grand-père et moi, nous levions la jambe comme les autres. Tous les gardes nous suivaient, avec leurs pantalons rayés de rouge. Dans la grande allée qui conduit à la porte Saint-Michel, la marche était presque triomphale. De la rue, au-delà de la brume un peu verte qui tombait des arbres, les gens nous regardaient venir.

Les gardes sortirent avec nous, firent tourner la grosse clef dans la serrure. Le grand-père riait franchement : « Quelle aventure ! » Je regardais le grand jardin vide rendu au silence. Il me semblait que, derrière les grilles, mon cœur avait battu d'une façon nouvelle. Maintenant, les passants, le bruit habituel des voitures, tout le calmait, et je le regrettais.

Un soir, je suis couchée... Dans la maison, quelqu'un, l'oncle Antoine sans doute, reçoit des amis. Les airs me parviennent : « Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres... » L'odeur du tabac passe sous la porte. J'entends aussi les pas des danseurs frapper le parquet du salon. « Il est charmant... Il est charmant... » Je sors à pas de loup sur le balcon. Mais, un peu plus loin, une ombre est là. Je crois d'abord voir une femme appuyée, toute seule, contre les ardoises. Puis j'entends chuchoter. Ils sont donc deux ? Si serrés qu'on ne peut les distinguer ? Je cours jusqu'à mon lit. Les





VIVETTE PERRET

## LES ABSENTS

Une jeune femme passe une journée à Gorces, ville du Midi où elle a vécu pendant la guerre. Là, elle se souvient de son enfance, à Paris d'abord, puis des années de guerre, et de ceux qui vivaient autour d'elle dans la maison de Gorces : Lucienne, l'ancienne bonne de son grand-père chez qui elle habitait. Le maçon Paul Cardenas et son fils Fabien. Marta, l'espagnole, et son fils Luis.

Les deux jeunes gens ont été arrêtés, déportés. La narratrice est revenue à Paris où elle assistera à la Libération. Elle retournera souvent à Gorces. Elle verra Lucienne attendre son mari ; Marta et Cardenas attendre leurs fils. Luis enfin revenir seul, malade. Et elle ne peut pas vraiment vivre puisqu'il ne peut pas vraiment guérir. Pendant son dernier séjour à Gorces, elle voit Luis emmener son petit garçon à la plage et se baigner. C'est peut-être le début de la guérison. Elle reprend le train pour Paris.